

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable irrévocablement d'avance.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion 8cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

Des Amendements.—Du Chaulage.

(Suite.)

QUELS SONT LES CHANGEMENTS QUE LA CHAUX OPÈRE DANS LE SOL, ET EST-ELLE UNE CAUSE D'ASSAINISSEMENT ?

Après les directions que nous venons de donner sur l'emploi de la chaux, et sur la quantité à répandre sur les différents terrains, il nous semble convenable d'examiner les modifications qu'elle opère dans le sol et l'assainissement qu'elle y produit.

Avant d'aller plus loin, il est bon d'observer que dans toutes les terres chaulées, le but principal du cultivateur doit être de ménager et de conserver, par des engrais, la fécondité dont il vient de doter un terrain, auparavant médiocre. Il faut donner à ce terrain des engrais en proportion des récoltes qu'on en retire, c'est-à-dire beaucoup plus qu'avant le chaulage ; autrement la fertilité cesserait d'exister, après un petit nombre d'années.

Nous prévoyons qu'une augmentation dans la quantité d'engrais à donner à la terre, sera un prétexte pour plusieurs cultivateurs de ne pas faire usage de chaux. Mais pour détruire jusqu'à l'apparence de raison que pourrait donner les ennemis de la chaux, nous leur ferons voir, dans un autre article, que leur fumier pourrait être bien plus abondant qu'il ne l'est aujourd'hui, s'il était employé à temps et traité convenablement.

Maintenant, voyons quels sont les changements que la chaux opère dans le sol.

La chaux mêlée à un terrain qui n'en contient pas, produit des effets immédiats en grand nombre ; le sol chaulé prend toutes

les propriétés des sols calcaires ; il devient susceptible de donner tous les produits. Le premier de ces sols, c'est-à-dire celui qui a été chaulé, a même, sous quelques rapports, des avantages sur les seconds. Dans les sols calcaires, une certaine abondance de fumier fait verser les récoltes de céréales ; mais dans le sol chaulé, des récoltes aussi belles se soutiennent mieux debout, la paille y conserve plus de fermeté. Les champs améliorés au moyen de la chaux peuvent donc, sans inconvénients, recevoir une plus forte fumure que les champs calcaires ; de plus, le poids du grain y est plus considérable. Dans les sols calcaires, le blé est excellent et donne une bonne quantité de farine, mais son écorce est épaisse et le son y est en grande proportion. Dans le sol chaulé, le grain est plus lourd, son écorce est plus fine et la quantité de farine qu'il produit est plus considérable. Il paraît donc, d'après ce qui précède, que la chaux en donnant aux terrains les qualités des sols calcaires, ne leur en communique pas les légers inconvénients.

Les effets de la chaux se reconnaissent encore par des caractères extérieurs qu'ils impriment au sol, et qui sont parfois remarquables. Le terrain chaulé voit bientôt disparaître le chiendent, et d'autres herbes de ce genre, qui sont les fléaux de certains terrains sablonneux ; au contraire, ce sol se couvre souvent d'une petite mousse verte, qui se fait surtout remarquer dans les temps humides. Ce dernier effet, tout léger qu'il soit en apparence, peut avoir néanmoins une assez grande influence sur la fécondité du sol, car cette mousse verte qui couvre le terrain, n'est rien autre chose qu'un assemblage de petites plantes annuées d'une végétation incessante, qui laisse sur le sol une certaine quantité de débris ou d'humus. Ces mousses appartiennent à une famille de plantes que la nature semble avoir particulièrement destinées à ne rien emprunter à la terre et à lui donner beaucoup. Ce qui prouve, en effet, que ces mousses n'empruntent rien au sol, c'est qu'elles vivent et produisent de l'humus sur les rochers de toutes espèces, sur les toits, sur les

bois, sur les terrains les plus stériles, les plus secs comme sur ceux qui possèdent le plus d'humidité.

Comme nous l'avons remarqué ailleurs, les sols chaulés ont encore sur les terrains calcaires cet avantage : c'est que les insectes qui nuisent plus ou moins aux récoltes, y périssent entièrement ou ils diminuent considérablement en nombre. Les botanistes expliquent ce phénomène de deux manières différentes ; les uns prétendent que la chaux vive détruit ces insectes ou leurs œufs, par sa causticité ; d'autres pensent qu'elle détruit certaines plantes et que par là, elle leur enlève leurs principaux moyens de nourriture ou de propagation.

La carie qu'on nomme aussi *nielle*, et plus souvent encore blé noir, devient aussi plus rare sur un terrain chaulé, parce que la chaux est un des principes destructeurs du germe qui la propage.

Nous avons dit plus haut que la chaux appliquée aux terres légères leur sert de lien, leur donne de la consistance ; en effet, un terrain léger, dès qu'il est chaulé, ne fuit plus sous les pieds ; devenu plus compact, il produit abondamment le blé qu'il ne pourrait produire auparavant.

Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que la consistance que la chaux donne au sol léger, les liens qui enchainent ses parties, ne sont que temporaires, et disparaissent sous l'influence des vicissitudes de l'air.

Le sol calcaire jouit de la faculté de se déliter lorsqu'après avoir été séché, il vient à recevoir l'influence de l'humidité ; ses parties se divisent alors en poussière et tombent en terre ameublie. Ce lien que la chaux donne aux parties du sol se rompt donc par l'action de l'eau, et il en résulte un état d'ameublissement du terrain très-favorable à la végétation, qui facilite aux racines le moyen de traverser le sol, en tout sens et dans toutes ses parties.

Dans un terrain calcaire le travail le plus important de la culture, l'ameublissement du sol, se fait presque seul, tandis que les sols qui ne renferment pas de chaux, ont besoin de tout le travail, de toute l'industrie de l'homme pour être conservés meubles.

Cet ameublissement du sol par la pluie ou même par de fortes rosées, ressemble à l'état où la gelée met toutes les espèces de terre, pénétrées de l'humidité. Lors du dégel l'argile elle-même fuse et tombe en poussière.

La terre où l'on a mis de la chaux, en se séchant devient plus dense d'abord, mais lorsque l'eau vient à la pénétrer, chaque partie de cette terre se gonfle, se dilate et tombe en poussière.

La chaux jouit donc de la faculté de se dilater au moyen de l'eau. Dans le sol qui ne contient pas cette substance, au contraire, la masse se pénètre d'eau d'une manière uniforme et augmente au-si de volume, mais sans se désagréger ; le terrain conserve sa forme, reste en gazons ou en mottes, qui ne se détruisent qu'à force de travail et de peine, ou par l'effet de la gelée.

Disons maintenant un autre effet bienfaisant de la chaux : elle détruit les causes d'insalubrité qui se trouvent dans l'air.

Il y a des pays où l'air est malsain et où les fièvres de toutes

espèces sont très-fréquentes. Cette insalubrité semble le plus souvent provenir des effets du soleil sur une terre que l'eau a pénétrée, après y être restée quelque temps stagnante. Dans ce cas, le sol contient toujours à sa surface des matières végétales et animales qui entrent en décompositions. Les chaleurs de l'été en diminuant la quantité d'eau qu'il contient, l'échauffent et déterminent des émanations dont l'effet est de prédisposer aux maladies fiévreuses. Il en est souvent de même dans les forêts basses nouvellement défrichées.

Maintenant que nous avons indiqué le mal, tâchons d'y apporter remède, car nous avons en Canada de ces terrains qui renferment des causes d'insalubrité, qui portent souvent la maladie dans les habitations environnantes.

Si l'insalubrité provient du sol, nous croyons que c'est dans le sol qu'il faut l'attaquer. Par une compensation digne de son infinie sagesse, le suprême Dispensateur a placé sous la main de l'homme, dans un seul et même agent, les moyens de se procurer la santé, et de donner à une terre peu favorisée une fécondité plus grande. La chaux doit anéantir les émanations délétères d'un terrain, aussi bien qu'elle peut améliorer et augmenter ses produits. De grandes et nombreuses analogies appuient cette opinion.

Les eaux qui viennent des formations calcaires sont toujours saines et bienfaisantes. Si elles sont répandues sur les sols bas elles font disparaître les plantes qui poussent ordinairement dans les marais pour les remplacer par celles qui viennent sur les terrains sains. Il faut donc qu'elles assainissent le sol, aussi bien à l'intérieur qu'à la surface, pour en changer ainsi les produits ; et n'est-il pas naturel de conclure qu'elles peuvent et doivent aussi modifier ses émanations ? C'est donc avec raison qu'on regarde la chaux comme un principe de salubrité. Aussi il est bien reconnu aujourd'hui qu'un lait de chaux passé sur les murs des lieux habités par les hommes et les animaux est un puissant moyen de les assainir. On arrête presque instantanément les émanations des masses de chair en putrefaction, en les couvrant de chaux. Cette substance porte donc avec elle la salubrité.

La chaux tend à enlever au sol son humidité surabondante, par ce moyen, elle l'assainit et modifie la nature des gaz qui s'en échappent.

Toutefois pour que la chaux puisse transformer un pays malsain en une contrée salubre, il est naturel de penser que quelques conditions doivent se trouver réunies. Ainsi dès le début, le chaulage doit être abondant ; de plus la dose de chaux doit être proportionnée à l'humidité du sol et du climat. Pour que l'insalubrité disparaisse entièrement, il faut que le terrain d'où s'exhale les émanations délétères, reçoive l'amendement sur toute sa surface.

Cette question de salubrité est d'un grave intérêt, puisque la vie de bon nombre de personnes en dépend, dans certaines localités, et tous les citoyens éclairés qui se trouvent dans des lieux malsains doivent employer tous leurs efforts pour favoriser la pratique de ce puissant moyen.

Maintenant, tous les cultivateurs canadiens comprenant les

avantages de la chaux employée avec discrétion, devront s'empres-
 ser d'en faire l'essai au moins sur une petite étendue de leur
 terre, et s'ils en obtiennent les heureux résultats que nous leur
 promettons, ils devront en faire usage sur toute l'étendue de leur
 champ. Qu'un ou deux cultivateurs, dans chaque paroisse,
 fassent l'expérience que nous conseillons, dès le printemps pro-
 chain, et nous promettons que leur exemple sera bientôt suivi
 par le grand nombre des agriculteurs, si non par tous.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Le nouveau ministre des affaires étrangères, en France, vient de donner, par sa dépêche au premier ministre du gouvernement de Turin, une nouvelle phase à la politique de Napoléon au sujet de la question romaine. Il commence par justifier, comme l'ont fait ses prédécesseurs, tout ce que le gouvernement français a dit et exécuté touchant cette question. Cette justification a été faite déjà dix fois sans convaincre d'autres esprits que ceux qui ont bien voulu se laisser prendre. Sous ce rapport, la situation n'éprouve aucun changement. Les belles paroles, les promesses et les dévouements diplomatiques sont comme stéréotypés au Cabinet des Tuileries : et M. Drouyn de L'Huis, malgré ses antécédents honorables, paraît avoir subi comme les autres l'influence du Maître à cet égard. Mais ce qui fait vraiment la phase nouvelle de la nouvelle politique, c'est l'espèce de volte-face prise par Napoléon à l'encontre de son allié et ami Victor Emmanuel. Il le gourmande presque, en ce qu'il a compromis en quelque sorte la France par ses exigences d'aujourd'hui, après déjà tant de sacrifices et de complaisances que la France lui a offerts. En cela, rien que de vrai. Mais aussi pourquoi s'être donné un tel allié ? — D'un autre côté, l'Empereur refuse net d'accorder Rome à cet insatiable allié. Il ne l'a jamais voulu, dit-il, *c'est contre les intérêts de la France*. C'est dommage que ce refus n'ait jamais été aussi clair et formel qu'aujourd'hui : car assurément le roi galant homme, et bien d'autres avec lui, l'eussent compris comme en ce moment ; et peut-être rien n'aurait été fait de tout le bouleversement opéré en Italie en vue d'avoir Rome pour capitale de l'Unité nationale.

Si l'on considère à part maintenant ce qu'on appelle *l'intérêt de la France*, tel que l'Empereur paraît le comprendre, il n'y a encore que ceux qui voudront bien se laisser tromper qui croient que c'est l'intérêt bien entendu de la France de ne garder Rome que par des vues purement politiques et nationales, sans égard aux intérêts de l'Eglise et de son chef auguste. Une telle politique renie tout le glorieux passé de la France depuis dix siècles. Elle n'aura donc aucun crédit auprès des catholiques du monde entier, comme elle n'a aucun fondement dans les cœurs vraiment français et

vraiment catholiques. C'est donc encore un coup d'épée dans l'eau que cette nouvelle phase donnée à la politique Napoléonienne. Aussi, le Saint-Père ne sera pas plus ému, ni plus confiant au sujet de cette nouvelle tournure des affaires qu'il ne l'a été depuis trois ans à l'égard de tant d'autres procédés illusoires ou inconsistants venant de la même source. Si quelqu'un connaît bien ce qu'il y a à attendre de Napoléon, c'est Pie IX. Voilà pourquoi entre ses deux hommes tant de fermeté et de fixité est opposé à tant de versatilité et d'inconsistance.

Malgré tout, et n'importe la validité du motif, l'Empereur garde ses troupes à Rome, et cela jusqu'à ce que *l'intérêt de sa politique* en avise autrement. Et voilà comme tout le secret de la protection qu'il accorde au Saint-Siège se trouve développé et livré au monde entier par lui-même. Bien aveugle ou bien endurci qui en domerait dorénavant. Du moins ce n'est pas dans la France catholique que ce doute pourra naître. Elle n'en sera que mieux avertie qu'il faut chercher ailleurs que dans son chef actuel le moyen de maintenir sa noble tradition de *Fille aînée de l'Eglise* et de *Bras droit du Saint-Siège*.

D'autre part, l'Empereur s'aliène par cet aveu inutile toutes les âmes loyales et chrétiennes, et il excite contre lui à un nouveau degré la fureur des révolutionnaires de tout pays et de toute couleur. N'importe à quel titre il garde Rome, eux la veulent pour la capitale du royaume d'Italie. Et comme il n'y a plus que ce point à emporter pour que tous leurs vœux soient accomplis et leurs sacrifices récompensés, c'est donc à leurs yeux un attentat digne de mort dans Napoléon que de leur refuser cet unique point ? Aussi ont-ils senti la blessure plus vivement que toute autre. Si on en doute, qu'on explique autrement le nouvel attentat qu'on vient de découvrir à Paris contre la vie de l'Empereur. Voilà à quoi a pu aboutir la politique de transaction entre le devoir et la complaisance, entre Pie IX et Mazzini.

Passons à Turin. Là trône encore Victor-Emmanuel, autre malheureux prince pris dans les serres du vautour révolutionnaire. On voudrait le faire *dictateur* pour le sauver des griffes de son ennemi. On pense que par ce titre, et par l'autorité sans limite qu'il confère, non-seulement il tiendrait à distance le flot révolutionnaire, mais il étoufferait mieux en même temps le cri universel de réprobation qu'élèvent contre lui ses nouveaux sujets. Si la dictature est prise, ce sera du nouveau dans l'histoire du gouvernement des empires. Rarement on aura vu un prince élu par le *suffrage universel*, un roi galant homme, l'amour de ses sujets, disait-on, et l'idole d'un *nouveau droit*, être obligé de se faire dictateur, c'est-à-dire, homme de force ou tyran : et cela, pour se conserver l'amour de ses sujets et sanctionner le vœu national. C'est là, certes, pour quiconque veut réfléchir, un grand sujet d'apprécier à quel degré d'abaissement moral est descendue la politique du jour.

De tout cela il faut conclure que les temps approchent de plus en plus où une conflagration générale

pourra seule, en purifiant partout l'iniquité, rétablir l'ordre en Europe et sauver la société.

En sous ordre, dans l'histoire des événements du jour en Europe, constatons que la Hongrie, heureusement devenue plus calme, paraît avoir fait sa paix avec l'Autriche. Le clergé du Portugal, engagé plus qu'il ne fallait dans les filets de la politique du jour, vis-à-vis le gouvernement de son pays, où règnent les mêmes empiètements d'autorité que dans la plupart des gouvernements catholiques du jour, avait eu peu ou point de représentants à Rome à l'occasion si solennelle de la canonisation des Martyrs du Japon. Le Saint-Père en avait été vivement contristé. Il avait même dernièrement adressé au Cardinal-Primat de Lisbonne ses plaintes et ses censures. Son cœur a été consolé. Le cardinal et tout le clergé sont entrés en eux-mêmes, et ont exprimé au Saint-Père les plus beaux sentiments de regret et de fidélité à la bonne cause. En Italie, on avait calculé qu'un grand nombre de religieux et d'ecclésiastiques séculiers avaient fait cause commune avec le piémontisme et la révolution contre le Pape et les évêques. C'était une tactique. Le tout considéré et pesé à son juste poids, il a été constaté, qu'à part un certain nombre de prêtres et de religieux pervertis par le gouvernement et l'esprit révolutionnaire, toute la masse du clergé italien était demeurée fidèle à ses devoirs.

Pour preuve nouvelle de la corruption immense des esprits dans l'Italie régénérée, on cite un infâme catéchisme intitulé, *Catéchisme de Garibaldi*. C'est une monstruosité impie et dévergondée, calquée en partie sur nos catéchismes catholiques, et donnant sacrilègement à Garibaldi des attributs qui ne conviennent qu'à Dieu, à Jésus-Christ, aux saints et aux prophètes. Ne pouvant venir à bout de dompter les nouveaux peuples par la force, on essaye la corruption. Quand les cœurs seront pervertis, les caractères nuls, l'esprit abruti, on espère alors pouvoir régner en paix sur cette pourriture. Voilà où tendent toutes les révolutions. Le peuple grec en fait aujourd'hui l'expérience. Longtemps oublié, esclave du despotisme turc, à cause de son inertie et de l'abaissement de son antique caractère ; esclave encore plus d'un schisme incapable d'inspirer la vertu et de communiquer les forces de la pratique, ce peuple avait semblé s'éveiller, il y a à peine trente ans ; et, secouru par les puissances européennes, il avait pris place parmi les nations, gardant du reste en lui même toutes les causes de son abaissement. L'histoire contemporaine de ce peuple le prouve. Mais, comme les puissances humaines peuvent bien parfois relever matériellement une nationalité sans relever le caractère et inspirer la vertu, les Grecs ont mis de nouveau leur nationalité en jeu, en changeant de gouvernement. Ils n'avaient pas voulu plus longtemps être esclaves sous le Turc, ils ont goûté un instant d'un gouvernement appartenant au goût et à la civilisation du jour ; et voilà qu'ils en sont déjà dégoûtés. On sait que le régime constitutionnel, *par ses seules forces*, mène tout droit à l'anarchie, à la révolution. Jamais machine plus puissante n'a été

inventée pour démoraliser les peuples. Cependant, munie de principes et de conscience, avec des hommes vertueux, cette forme de gouvernement peut servir de régulateur aux sociétés politiques comme toute autre dans laquelle les principes et les hommes de vertu sont admis. C'est ce que le peuple grec s'appête à essayer de nouveau. Selon les traces battues depuis qu'on a appris aux peuples l'art de faire et de défaire les rois au gré de leur volonté ou de leurs passions, les Grecs, après avoir renvoyé à sa famille, comme une épouse mal-samée, leur roi Othon, ils ont d'abord créé un gouvernement provisoire, puis des chambres législatives, puis des élections ; puis viendra le suffrage universel pour élire librement un roi que les grandes puissances se préparent déjà à leur imposer, tout ainsi qu'elles leur avaient déjà imposé Othon lui-même. Mais, d'autre part, voilà déjà que le mécanisme éprouve des échecs. Les partis, sans lesquels il n'y a pas, dit-on, de véritables gouvernements constitutionnels, quoique de leur nature les partis y soient le plus fort engin pour renverser le gouvernement, sont déjà à l'œuvre pour tirailler le peuple grec, les uns pour la royauté, les autres pour la république. En attendant, ce peuple goûtera infailliblement comme ailleurs et comme le veut le système de l'anarchie et de la révolution : et cela, jusqu'à ce que les grandes nations, en dépit du dogme de la non-intervention, interviennent pourtant pour protéger, à leur profit la nation grecque.

Passons, un moment, de ce côté de l'Atlantique. La guerre américaine, comme il était facile de le prévoir, s'est ralentie avec les rigueurs précoces de la saison. Tout semble ajourné ; les grands combats, les interventions, jusqu'aux hyperboles des journaux. Même, dit-on, on s'occupe plutôt de part et d'autre, des moyens d'avoir la paix au printemps que de songer à éterniser la guerre. Dieu le veuille !

La prochaine *Quinzaine* résumera plusieurs faits d'intérêt local que nous ne pouvons énumérer dans celle-ci.

Exploitation de M. Globensky.

Nous lisons dans la *Revue Agricole* :

A tous ceux qui nient à la carrière agricole l'intelligence des moyens, la distinction dans les manières et le confort du chez-soi, nous recommanderons une visite chez Monsieur Globensky, et nous les défierons ensuite d'établir en quoi un agriculteur distingué est inférieur aux hommes de profession qu'il convoie tous les jours, tandis que nous nous faisons fort d'établir sa supériorité sous plusieurs rapports. Ah ! si nous avions un plus grand nombre de ces hardis novateurs, nous verrions bientôt la province toute entière marcher à leur suite à pas de géant. En face des résultats obtenus, toute hésitation cesserait et chaque jour nous enregistrerions de nouveaux succès. Nous avons dit déjà que la génération qui finit n'adopterait pas des changements considérables dans son système de culture, mais que la génération qui commence présenterait avec le passé un contraste frappant. M. Globensky vient appuyer de son exemple l'avancé que nous avons fait. De son voisin à lui il y a la distance d'un siècle de progrès. Sans s'inquiéter de la pratique locale, il a pris ses modèles en Angleterre, le pays le mieux cultivé du monde, et ses bâtiments

de ferme par leurs dispositions ingénieuses et l'économie de leurs constructions seraient justement admirés même en Europe. L'adoption d'une culture améliorante, d'instruments perfectionnés et d'un bétail choisi vient compléter l'exploitation en la plaçant bien haut dans l'échelle du mérite agricole. Voilà ce qu'ont fait et ce que feront bientôt sur tous les points de notre territoire, nos agriculteurs commençants. Ils arrivent aux affaires avec l'ambition du succès et l'énergique persévérance des cœurs de vingt ans. Rien ne les arrête, pas même les préjugés de la routine, se dressant sur leur passage comme autant d'obstacles à renverser. Si tous n'arrivent pas au but au moins ils ont mérité la sympathie due au courage malheureux, et les succès enregistrés sont des sentiers battus pour les populations qui suivent.

LA ROTATION.

Nous avons toujours recommandé comme base de la production agricole dans notre pays, la culture des fourrages et cette fois encore nous avons constaté qu'elle donnait les plus grands profits. La rotation adoptée est de dix ans et se compose comme suit :—

- 1^{re} année.—Plantes sarclées avec fumures complètes.
- 2^{me} année.—Céréales de printemps avec graines de prairie.
- 3^{me} année.—Prairie composée de trèfle principalement.
- 4^{me} année.—Prairie composée de mil et trèfle.
- 5^{me} année.—Prairie de mil avec application de compost l'automne.
- 6^{me} année.—Prairie de mil pur.
- 7^{me} année.—Prairie de mil pur.
- 8^{me} année.—Pois sur prairie avec labour d'automne.
- 9^{me} année.—Orge sur labour d'automne.
- 10^{me} année.—Avoine qui termine la rotation.

Cette rotation est certainement très-recommandable et donne de magnifiques résultats. La sole des plantes sarclées comprend des patates, des betteraves, des carottes ou des navets, selon la nature du sol. De plus si une partie de la sole est trop pauvre ou trop infestée de mauvaises herbes pour donner une récolte sarclée, elle reçoit un labour d'automne pour la préparer à l'influence pulvérisante des gelées. Au printemps un hersage enfouit une épaisse semence de sarrasin destinée à l'enfouissement en vert. A la floraison, une fumure de 30 à 40 tombrees de fumier recouvre le sarrasin et un profond labour enfouit dans les entrailles du sol une couche épaisse de matières fertilisantes. De suite un nouveau semis de sarrasin donne une nouvelle récolte enfouie dès l'automne par un second labour et le printemps suivant cette partie de la sole des plantes sarclées est prête à recevoir une céréale avec graines de prairies, avec autant d'avantage que les champs soumis à la culture des récoltes racines.

Nous ne saurions trop insister sur les résultats immenses de cette excellente pratique, à la portée de tous nos cultivateurs. L'enfouissement des engrais verts se répand de plus en plus, comme moyen d'amélioration, mais pas assez généralement pourtant. Le sarrasin exige peu de semence, se contente d'un pauvre sol, pourvu qu'il soit suffisamment ameubli et n'exige que quelques semaines pour donner une végétation luxuriante, dont le couvert épais étouffe infailliblement les mauvaises herbes dont le sol est infesté. Pour toutes ces raisons il devrait être plus généralement cultivé comme moyen d'amélioration. Et n'oublions pas qu'une fois enfoui, la fermentation qui se développe dans ses rameaux, à la faveur des chaleurs de l'été, commence un travail de désagrégation sur les molécules terreuses, dont le résultat est de fournir aux plantes une quantité considérable des éléments minéraux solubles, dont elles ont le plus besoin.

Ainsi au lieu d'étendre leurs fumiers dans les pâturages après les semences, pour les laisser là exposés au lavage des pluies, aux rayons desséchants du soleil, dont le résultat est de diminuer encore la petite quantité d'engrais disponible; nos cultivateurs devraient, sur un labour de printemps ensemencé en sarrasin, étendre moitié moins de fumier sur deux fois plus d'arpents de sarrasin en fleur, puis donner un labour pour enfouir et le sarrasin et le fumier en couverture. Un nouvel enfouissement de sarrasin la même année pourrait se faire avec le même avantage et assurer ainsi pour la récolte suivante, un rendement en grains encore plus élevé. Mais pour tous ceux qui ne peuvent adopter les

plantes sarclées, ce système d'amélioration est des plus recommandables et nous prions nos cultivateurs de vouloir bien s'en convaincre par eux-mêmes, par un essai sur une petite échelle.

LES PÂTURAGES.

Nous avons vu que 38 arpents de bois étaient laissés en pâturages permanents et offraient pendant les chaleurs de l'été un abri précieux pour le bétail en même temps qu'une ressource en fourrages considérable, toutefois M. Globensky consacre en outre 20 arpents de terre en pâturage, servant à l'alimentation du bétail en été. Cette étendue est divisée en quatre champs soumis à la culture suivante.

- 1^{re} année.—Pois sur pâturages.
- 2^{me} année.—Orge ou avoine avec graines de mil et trèfle.
- 3^{me} année.—Pâturage après orge ou avoine.
- 4^{me} année.—Pâturage de seconde année.

Cette rotation est assez améliorante pour se soutenir sans engrais et permet de ne pas faire pâturer les prairies après les foins, ce qui est toujours un mal surtout par un temps humide, alors que les pieds du bétail s'enfoncent dans le sol, y laissent des cavités profondes dans lesquelles l'eau séjourne et tue toute végétation. Il est remarquable que la seconde pousse du mil, lorsque les prairies ne sont pas pâturées, s'affaisse sur elle-même et protège contre les gelées les racines des plantes. De plus ces débris végétaux en se décomposant augmentent considérablement les rendements de la récolte suivante.

L'exemple de M. Globensky devrait être suivi par tous ceux que la fortune favorise. On ne peut certainement pas faire un meilleur usage des richesses que la Providence nous accorde; c'est bien là déposer son argent en lieu sûr, où la rouille ne peut l'atteindre. Quoique nous n'ayons jamais eu l'avantage de visiter l'exploitation de M. Globensky, nous avons cependant pu juger de son habileté dans l'élevage du bétail, par les quelques pièces exposées par lui au concours provincial de cette année.

CORRESPONDANCE.

On nous communique la correspondance suivante de l'Isle aux Grues. Notre Correspondant nous pardonnera les quelques changements que nous avons cru devoir faire à son patriotique écrit.

Monsieur le Rédacteur,

Quand on voit nos ancêtres, malgré les obstacles qu'ils rencontraient à chaque pas, les dangers qui les accompagnaient, pour ainsi dire, dans tous leurs travaux, cultiver avec persistance, abattre d'épaisses forêts, n'est-on pas en droit de se demander si leurs descendants leur ressemblent, s'ils ont hérité de leur bravoure, de leur énergie? Sont-ils, comme eux, capables des plus généreux sacrifices? N'avons-nous pas quelque raison d'en douter, quand nous voyons leur indifférence à s'emparer du sol qui leur appartient?

Il est bien vrai, et on le proclame sur tous les tons, que bon nombre de nos compatriotes se dirigent vers des terres incultes, mais le nombre de ceux qui restent, qui encomrent les faubourgs de nos villes, les grands villages, n'est-il pas encore bien trop considérable? Et qu'attendent-ils donc ces pères de familles, qui gagnent leur pain au jour le jour, ces jeunes gens vigoureux, qui épousent leurs forces, pour un mince salaire; attendent-ils que nos riches forêts soient occupées par des étrangers et même par des ennemis de notre race?

Déjà dans nos anciennes paroisses, les terres se divisent et se

subdivisent, et que sera-ce donc dans quelques années d'ici ? On verra dans nos seigneuries, des champs morcelés, insuffisants pour leurs habitants ; dans les townships, les meilleures terres, en partie, occupées par des colons ayant un langage, des mœurs, des usages différents des nôtres. Et alors que deviendront nos descendants ? n'ayant plus droit à leur patrimoine naturel, ils seront forcés d'aller demander l'hospitalité à un peuple voisin, et c'est alors que l'immigration recommencera sur une grande échelle, et ce sera en vain qu'on voudra y mettre un terme ; ou bien, ils seront forcés de se mettre au service de ceux qui se seront emparés du sol qui est aujourd'hui à notre disposition, et que nous méprisons.

Quoi donc peut retarder le départ de tant de fils de famille, qui n'ont rien ou presque rien à attendre de la succession de leurs parents ! Est-ce la crainte des privations, de la misère ? est-ce la douleur de s'éloigner du clocher de la paroisse, de ses frères et sœurs, de ses amis ! Nos ancêtres ne méprisèrent-ils pas ces prétextes, quand ils abandonnèrent et leurs paroisses, et leur pays, et qu'ils s'éloignèrent pour toujours des lieux qui les avait vu naître ? Et arrivés sur les bords du St. Laurent alors couverts d'épaisses forêts, n'eurent-ils pas à supporter des privations de tout genre, jusqu'à ce qu'ils eussent défriché le sol fertile qui devait les nourrir ?

Jeunes Canadiens, si vous êtes dignes de vos pères, que l'en-nui, la misère, l'éloignement de votre paroisse ne vous arrêtent pas un instant, et partez au plus tôt pour aller vous choisir une propriété qui vous coûtera peu, qui vous nourrira abondamment, et que vous léguerez, plus tard, en héritage à vos descendants. Un des principaux obstacles à la colonisation, le manque de chemins, disparaît tous les jours, et bientôt n'existera plus. On peut dès à présent se diriger sur tous les points du pays.

Si vous avez à votre disposition un petit capital, rendez-vous à Arthabaska le dix-huit du courant, ou à Drummond le vingt-sept. Dans chacune de ces localités seront vendues un nombre considérable d'excellentes terres, et probablement à très-bas prix quoiqu'elles soient défrichées en partie. Ces ventes seront faites par ordre du gouvernement, parceque les occupants ne les ont pas encore payées. Allons, chers compatriotes, entendez la voix d'un insulaire, donnons-nous la main et colonisons à tout prix, c'est notre salut et celui de nos enfants.

UN CANADIEN.

Publications.

Nous accusons réception d'une brochure intitulée : " Réponses aux programmes de pédagogie et d'agriculture pour les diplômés d'école élémentaire et d'école modèle ", et nous offrons nos remerciements à qui de droit.

Cette brochure qui est l'œuvre de M. l'abbé Langevin, principal de l'École Normale-Laval, mérite toute la reconnaissance de ceux qui se destinent à l'enseignement. Par sa clarté, sa méthode et sa précision, elle est destinée à leur rendre facile la préparation aux examens qu'il leur faudra subir, pour obtenir leur diplôme, et les guidera sûrement dans la carrière difficile de l'enseignement.

Nous avons sous les yeux un petit volume intitulé : " Manuel des congrégations des Saints Anges, à l'usage des jeunes élèves des collèges et des couvents. " Ce manuel est revêtu de l'appro-

bation de Mgr. de Tloa, Administrateur de l'Archidiocèse.

Ce livre renferme d'excellentes instructions sur les Saints Anges, des prières, des cantiques heureusement choisis, aussi une méthode facile d'entendre la Sainte Messe, en union avec les esprits célestes. Cet ouvrage devra trouver place, non-seulement dans nos communautés religieuses, dans nos maisons de haute instruction, mais encore dans toutes nos familles chrétiennes. Tous les enfants qui savent lire devraient avoir entre les mains ce manuel, car rien n'est salubre, pour l'enfance, comme la dévotion aux SS. Anges. Nous dirons encore avec l'auteur que " la candeur et l'ingénuité de cet âge lui donne " plus de ressemblance avec la nature angélique, et lui fait mieux " sentir tout ce qu'il y a de charmes dans la pieuse croyance de " l'Ange Gardien... Que d'enfants échappés au danger par les " soins de leur Ange Gardien..."

Nous avons reçu deux numéros d'une nouvelle publication intitulée : *Le Défricheur*. Ce journal se publie dans les Townships de l'Est, et est rédigé par J. B. E. Dorion, écrivain, M. P. P. Cette feuille, croyons-nous, rendra service aux nouveaux habitants des localités où elle se publie, sous le rapport de l'agriculture et de la colonisation.

Nous aurions préféré voir ce journal s'occuper uniquement de ces deux sujets importants, et mettre de côté toutes discussions politiques qui ne peuvent que détourner de leurs travaux, les cultivateurs qui ont tant à faire sur leurs nouvelles propriétés.

RECETTES DIVERSES.

Colle fort utile.

On a souvent besoin de coller des objets en bois avec d'autres en métal, en verre, en pierre, etc. Le mastic suivant, que l'on doit à un Docteur Français, satisfait parfaitement aux conditions exigées par cette opération. On fait bouillir de la colle forte avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle ait atteint la consistance convenable pour l'assemblage des objets en bois. On y ajoute ensuite autant de cendre de bois tamisée qu'il en faut pour la rendre aussi épaisse qu'un vernis. On enduit alors de cette masse encore chaude les surfaces que l'on veut réunir, et on les presse l'une contre l'autre. Après le refroidissement et le dessèchement, ces surfaces se trouvent si fortement réunies, qu'elles ne peuvent plus, pour ainsi dire, être séparées. C'est ainsi que les pierres à aiguiser les rasoirs, ou autres objets montés sur du bois, assemblées avec ce mastic, ont déjà résisté pendant des années à tous les efforts qui pouvaient les désunir.

Lits des enfants.

Les lits des enfants doivent être faits avec un soin tout particulier. Il est bon pour la santé des enfants et pour le développement de leur taille, de les faire coucher sur un lit dur et plat, dans lesquels on ne doit jamais admettre la plume, même pour le traversin. Tout jeunes les enfants se trouvent très bien sur la fougère. Depuis trois à douze ans et plus, leur lit doit être composé d'une paille de maïs (feuilles de blé-d'inde), de paille ou d'un matelas. En France, il est des départements entiers où tout le monde couche, l'été, sur la paille de maïs, qui est bien plus fraîche que la plume. Il n'est pas bon, d'ailleurs, d'accoutumer les enfants à se douilletter, et leur sommeil est si profond que tout leur est une bonne couchette.

LITTÉRATURE.

LE CAP AU DIABLE.

LÉGENDE.

V

(Suite.)

Il est dur, en effet, de voir disparaître les fruits d'un labeur de chaque jour, de voir s'engloutir les années d'un travail constant et journalier, de revoir à la place de sa demerre des débris et des cendres.

La femme a chez elle un sentiment d'amour et de dévouement qu'on ne sait pas toujours apprécier. Qu'il dût en coûter à Madame St.-Aubin de laisser les endroits qui lui rappelaient de bien doux souvenirs, d'abandonner ces pauvres gens qui auraient pu se priver du plus essentiel nécessaire plutôt que de la voir s'éloigner; mais lorsqu'elle les vit tous ensemble l'accompagner jusqu'à la barque fatale, qu'elle vit leurs pleurs, que depuis l'aïeul jusqu'au plus petit des enfants, on se pressait pour lui baiser les mains; enfin lorsqu'elle fut embarquée, qu'elle les vit tomber à genoux, oh! alors, un inexprimable sentiment de tristesse et de regrets s'empara d'elle.

Mon Dieu! que deviendraient-ils sur les terres étrangères les pauvres exilés, si vous n'étiez pas là pour les consoler des regrets de la patrie?

Cependant au signal de la petite barque, le navire avait mis en panne... Une passagère de chambre, ah! c'était une nouvelle aubaine pour le capitaine. L'échelle fut immédiatement descendue, et avant que de gravir le premier degré, Madame St.-Aubin tendit en pleurant sa main blanche et frêle à la main rude et calleuse de Jean Renousse. "Merci, ami, lui dit-elle, pour ce que vous avez fait pour mon enfant et pour moi. Puissez-vous être heureux autant que vous le méritez, autant surtout que mon cœur le désire."

Celui qui aurait alors contemplé la figure halée de Jean Renousse aurait vu ses joues s'inonder de larmes abondantes, et elles n'avaient encore été mouillées, bien probablement, que par les pluies du ciel et l'eau de la mer. Il remit l'enfant à sa mère après l'avoir couverte de baisers, puis se jetant aux pieds du capitaine il le supplia de le prendre lui aussi à son bord.

Mais, celui-là ne payait pas. Violamment, au milieu des rires et des huées d'une partie de l'équipage, on le rejeta dans la berge; les ris furent lâchés et le navire, fin voilier, prit le large. Jean Renousse, en regagnant la côte dans sa petite embarcation, jeta un regard triste et désespéré sur le vaisseau qui emportait sa bienfaitrice et l'enfant qu'il chérissait tant.

Plusieurs jours se passèrent, un vent favorable les conduisit à la pointe Ouest de l'île d'Anticosti.

VI

Si tout paraît paisible au dehors d'un vaisseau qui se dirige vers sa destination, souvent il n'en est pas ainsi à l'intérieur.

Madame St.-Aubin, avec son enfant, avait été confinée dans une pauvre alcôve qu'on se plaisait à appeler emphatiquement "la chambre". Elle n'y fut pas bien longtemps sans ressentir les terribles effets du mal de mer. Ce mal dont nous nous plaignons quelquefois à rire, moissonne pourtant un bon nombre de victimes. Madame St.-Aubin, douée d'une faible santé, dût, plus que beaucoup d'autres, en souffrir; malgré le froid du soir, elle fut contrainte de remonter sur le pont, tenant son enfant dans ses bras. On n'imagine pas quelle est la brutalité de quelques marins. Ils paraissent se faire un plaisir de tourmenter ceux qui sont pour ainsi dire sous leur domination. La pauvre femme qui, vu ses malheurs, aurait plutôt mérité la pitié et la compassion, fut en butte elle-même aux plus mauvais traitements. Fatiguée par la maladie, réservant le peu de forces qui lui restaient pour couvrir son enfant et la préserver du froid; elle était loin de croire qu'il y avait auprès d'elle un espèce de tyran, sous la forme d'un grand matelot, tenant un sceau plein d'eau: "Madame, lui dit-il, les ordres du Capitaine sont que nous arrosions le pont, changez de côté." A peine s'était-elle éloignée que l'eau versée par le matelot vint presque l'inonder. L'enfant qui dormait dans ses bras en fut éveillé. Elle alla s'asseoir un peu plus loin, mais les mêmes menaces lui furent répétées, suivies de la même exécution.

En vain se plaignit-elle au Capitaine des mauvais traitements qu'on lui faisait endurer; il hochait la tête sans lui répondre; on eut dit que c'était un parti pris de maltraiter la malheureuse femme. Comme l'a dit Lafontaine: "la raison du plus fort est toujours la meilleure."

La nourriture du bord n'était pas celle à laquelle Madame St.-Aubin était accoutumée; comme de raison ordre avait été donné au cuisinier de ne servir qu'une nourriture ordinaire à la passagère de chambre. Aussi lorsque l'enfant voyait sur la table quelque chose qui flattait son goût, qu'elle en demandait une toute petite part au Capitaine, celui-ci ne l'entendait pas, ce plat était pour lui. Souffrir pour soi-même, ce n'est rien pour la mère, mais voir souffrir son enfant et n'être pas capable de lui donner ce dont elle a besoin, voilà la souffrance réelle que ne comprennent que celles qui l'ont ressentie. Dans ces moments la pauvre mère pressait son enfant sur son cœur et priait de toutes ses forces celui à qui nous demandons le pain de chaque jour, secours et protection.

Comme si cette prière devait être immédiatement exaucée elle vit un jour un matelot aux formes athlétiques, mais à la figure franche et ouverte, tenant sa casquette sous son bras, qui s'approchait d'elle et lui dit: "Madame, si vous voulez me prêter la petite, je vais l'emmener dans la cuisine, O'Brien m'a dit qu'il lui avait préparé un fumoux déjeuner." Ce fut avec joie qu'elle lui abandonna son enfant, et peut-être dut-elle appréhender que le matelot, crainte de faire mal à la petite, en la tenant dans ses bras, ne la laissât choir. Quelle fut la macédoine qu'O'Brien servit à l'enfant? Dieu seul le sait; mais toujours est-il qu'en revenant elle dit à sa mère: "Viens donc, ma bonne maman, dans la cuisine, l'homme qui nous y fait la nourriture n'est pas mauvais comme les autres; et je t'assure qu'il m'en avait préparé un bon déjeuner." Peu d'instants après, O'Brien arriva lui-même tenant gauchement un pot rempli d'excellent thé qu'il destinait à Madame St.-Aubin.

Il était facile de voir quels efforts il avait faits pour que tout parut net et convenable. Le pot était dépoli par les frictions répétées pour le rendre luisant et ses mains étaient presque exemptes de goudron. Le regard de gratitude qu'elle lui adressa en dit plus que ses paroles. Il y a chez les hommes de cœur un langage particulier qui fait qu'ils se devinent et s'entraident au besoin. Le remerciement qu'elle lui exprima,

lui fit venir les larmes aux yeux. Deux protecteurs étaient maintenant acquis à Madame St.-Aubin. Tom, le fort et robuste matelot et O'Brien le cuisinier. Le premier était respecté de l'équipage du vaisseau, car il avait dans maintes occasions prouvé une force véritablement herculéenne.

Le soir donc du jour dont nous venons de parler, il annonça au souper, qu'il tannerait vive la peau à celui qui oserait encore tourmenter la pauvre Dame Acadienne. Et certes, chacun savait que pour ces sortes de justices sommaires, Tom n'avait jamais manqué de tenir sa promesse. Ce fut en conséquence de cet avertissement, que si Madame St.-Aubin ne rencontra pas plus de sympathie et de prévenance de la part des gens du vaisseau, du moins ne fut-elle pas autant en butte à leurs mauvais traitements.

Cependant le navire poussé par une forte brise du nord-est était sorti du Golfe et on apercevait déjà les Isles du *Grand Fleuve*.

On était au soir de la troisième journée depuis les incidents que nous venons de rapporter. Le navire avait toujours fait bonne route, car le vent fraîchissait de plus en plus, incliné sur son bord, ses hautes lames balsaient presque la mer houleuse qui s'élevait en de terribles tourbillons. Mais les malheureux émigrants pressés les uns contre les autres, dans la cale, faisaient d'inutiles efforts pour s'empêcher de se heurter à chaque secousse sur une paroi ou sur l'autre du bâtiment. Les cris de douleur des enfants, les lamentations des femmes, joints au bruit des manœuvres des matelots, l'obscurité et l'infection qui régnaient dans ce cloaque, de plus les sifflements furieux du vent, les cordages frémissants et palpitants au souffle de la tempête, mais par-dessus tout la nuit qui s'approchait, la nuit avec son triste voile de misère, d'angoisses et d'incertitudes; et le vaisseau comme frappé d'épouvante refusant d'obéir au gouvernail: telle était la scène qu'offrait le "Boomerang."

Nous étions aux grandes mers de mai; et il était rare qu'à cette époque les belles rives du Saint-Laurent ne fussent pas témoins de quelques sinistres maritimes.

Par l'ordre du Capitaine on avait à peu près cargué toutes les voiles, car le ciel de plus en plus sombre présentait un immense chaos de nuages qui se heurtaient, s'entre déchiraient et se culbataient. La mer écumant de vagues furieuses, l'horizon se rétrécissant à chaque instant, mais par-dessus tout les ténèbres qui déjà les enveloppaient. Qu'allait donc devenir les pauvres émigrants?

Ordre fut donné de fermer toutes les écoutilles et de mettre à la cape. Plusieurs fois déjà une mer furieuse était venue retomber sur le pont. Les matelots s'étaient attachés pour n'être pas emportés. Le Capitaine lui-même, pâle de terreur, avait pris toutes les précautions nécessaires pour sauver sa vie dans un cas de sinistre.

Blottie dans son étroite cabine, pressant avec transport son enfant dans ses bras, Madame St.-Aubin, mourante de frayeur plutôt pour les dangers que courait son enfant que pour elle-même, adressait au ciel de ferventes prières, le suppliant de conserver la vie à la pauvre petite orpheline. Oh! combien elles durent être longues et amères les heures de cette terrible nuit, combien elles durent être tristes et désespérantes les pensées de la pauvre femme privée de tout secours, au milieu d'étrangers, dans les horreurs d'une tempête.

Elle en était au milieu de ses réflexions, peut-être, lorsque l'ouragan redoublant de force et de violence imprima au vaisseau une terrible secousse; les mats craquèrent, un d'eux se rompit... le navire venait de toucher sur un écueil. D'immenses cris de terreur et de désespoir sortirent de la cale. Ils étaient poussés

par les émigrants; c'était une voie d'eau qui venait de se déclarer. Une voie d'eau, une voie d'eau! Qui peut comprendre ce qu'il y a dans ces mots d'avenir et de passé: D'avenir pour celui qui aspire à de longs et d'heureux jours; de passé, pour celui qui regrette et qui pleure.

La mer roulait avec fracas sur les rochers qui se trouvaient à une bien petite distance. Le capitaine avait ordonné de faire jouer les pompes, mais des vagues avaient emportés les quelques matelots qui avaient voulu se mettre à la besogne. Les masses d'eau avaient couché le vaisseau sur son flanc. Il n'y avait plus d'autre moyen, le Capitaine avait fait jeter les chaloupes et avait sauté dans la meilleure avec ses matelots. Cette lâche et infâme conduite lui fut funeste, car à peine s'étaient-ils éloignés de quelques pieds du vaisseau naufragé, que l'embarcation qu'ils montaient chavira.

Cependant le temps s'était un peu éclairci, on commençait à entrevoir une petite lueur vers l'aurore, mais la mer était toujours furieuse. L'eau avait entièrement envahi la cale, aucuns cris, aucunes plaintes ne se faisaient plus entendre; le silence de la mort planait sur les malheureux émigrants. Dieu avait pris pitié d'eux: tous ensemble ils dormaient de l'éternel repos. Le vent paraissait avoir un peu diminué. Quatre personnes vivantes restaient à bord: c'étaient Madame St.-Aubin et son enfant, Tom et O'Brien.

La cabine qu'occupait Madame St.-Aubin était d'un niveau plus élevé que le fond de la cale où se trouvaient les émigrants; à cette circonstance elle devait de n'avoir pas partagé le sort de ses malheureux compagnons d'infortune.

Les deux matelots avaient toujours persisté à rester attachés aux parois du navire. Au clapotement de l'eau dans la cale, au craquement du vaisseau, ils comprirent bientôt que celui-ci ne pouvait pas tenir longtemps sans se disjoindre entièrement. Ils coupèrent donc les cordes qui les retenaient attachés; O'Brien alla ouvrir l'écoutille pour voir s'il pouvait encore être utile à quelques-uns de ses infortunés compatriotes. Mais, vain espoir! Tous se tenaient fortement embrassés les uns les autres dans une suprême et dernière étreinte; et chaque vague furieuse qui venait frapper le vaisseau, faisait passer par la répercussion sur la tête des cadavres inanimés les masses d'eau qui les avaient envahis. Tom ouvrit la porte de la cabine, Madame St.-Aubin vivait encore; quoique dans l'eau jusqu'à la ceinture. D'une main, elle se tenait cramponnée à une barre de fer avec toute l'énergie du désespoir, de l'autre elle soutenait son enfant au-dessus de son épaule.

Il était temps que ce secours lui arriva, car défaillante, la force surnaturelle qui l'avait jusqu'alors soutenue, allait l'abandonner. La saisir dans ses bras, la transporter sur le pont avec son enfant, fut pour Tom l'affaire d'un instant; il les attachait solidement après les avoir recouvert de son habit et de quelques lambeaux de voiles. Avec son compagnon, il se mit en devoir de construire un petit radeau. Il est difficile de se figurer les peines inouïes qu'ils éprouvèrent dans l'exécution de ce travail. Pendant ce temps, le navire menaçait de plus en plus de s'ouvrir, l'eau l'enveloppait presque de toutes parts, il n'en restait plus qu'un petit endroit; une minute plus tard, et tout était perdu.

C. DE GUISS.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Éditeur.